

BEETHOVEN 9

L'année 2020 met à l'honneur Ludwig van Beethoven (1770-1827) et son héritage musical révolutionnaire. S'il y a un avant et un après Beethoven, c'est surtout au niveau de la symphonie, fleuron des genres instrumentaux, qu'il a opéré un tournant technique et esthétique. Ses neuf symphonies, dont la dernière constitue assurément le Magnum Opus, illustrent parfaitement l'évolution du genre. Provoquant l'extase du public dès sa première en 1824, la Neuvième est devenue emblématique au fil des siècles. Au Japon, il existe même un mot pour la nommer : « Daiku », ce qui signifie « la toute grande Neuvième ». Non content de surpasser ses propres capacités techniques, Beethoven voulait aussi que sa neuvième symphonie transmette un message humaniste, de fraternité et de foi en l'avenir de l'Homme.

Chef-d'œuvre incontesté

Dans une lettre à un ami, Franz Schubert écrit en mars 1824 : « Aux dernières nouvelles, Beethoven donnera bientôt un concert où il présentera sa nouvelle symphonie, trois mouvements d'une nouvelle Messe et une nouvelle ouverture. » C'était là un grand événement, car cela faisait alors plus de dix ans que Beethoven n'avait plus composé de symphonie. Sa surdité croissante ne nuisait pas uniquement à sa carrière de compositeur ; elle l'avait aussi poussé à renoncer à toute vie sociale. Lorsqu'il acheva sa Symphonie no 9, Beethoven n'entendait presque plus. L'histoire raconte qu'il a tenu à diriger l'orchestre lors de la première au Weense Kärntnertortheater, le 7 mai 1824, mais que deux autres chefs se trouvaient également sur scène pour assurer la performance. Quand la note finale s'éteignit, l'un des solistes aida Beethoven à se retourner, pour qu'il constate l'enthousiasme du public, venu en grand nombre. Plus tard, son ami Anton Schindler lui écrivit : « Toute la salle était impressionnée par la grandeur de ton œuvre. »

Ce que la fin du concert réservait à l'audience, personne n'aurait pu le prédire. Avec sa Symphonie no 9, Beethoven a atteint des sommets sur le plan technique : outre les nombreuses interventions formelles, comme l'ajout d'un chœur et de solistes vocaux dans le finale, il a structuré sa symphonie de telle sorte que cette pièce dramatique dépasse la notion de simple divertissement, et porte aussi clairement le propos de son compositeur. Pieter Bergé, musicologue et enseignant à la KULeuven, l'exprime en ces termes : « Écouter Beethoven n'a de sens que si l'on est prêt à accepter son caractère à contre-courant. Ce n'est vraiment pas une musique confortable à écouter ; surtout la Neuvième. Elle fait parfois mal aux oreilles, et un peu aussi à la tête, ou du moins je l'espère. Si elle est sans doute l'œuvre musicale dont on abuse le plus au monde, le pire usage que l'on puisse en faire est bien de l'écouter nonchalamment, pour le simple réconfort de l'âme. »

L'attention se concentre souvent principalement sur le puissant chœur final de la Neuvième. Pourtant, les autres mouvements de la symphonie s'agencent aussi très ingénieusement. Les premières mesures créent d'emblée la surprise : jusqu'alors, il était d'usage d'entamer une symphonie avec puissance. Celle-ci semble s'élever de nulle part. Le lent et mystérieux prélude cède sa place à un thème anguleux et menaçant, et la tension ne cesse de monter tout au long du premier mouvement. Puis, au lieu d'un deuxième mouvement lent, Beethoven introduit un scherzo. L'adagio

tant attendu ne se fait entendre qu'après ce mouvement rythmique en forme de fugue. Là aussi, le lyrisme se solde par une terrible fanfare. Cette atmosphère lugubre s'intensifie encore dans le finale, entrecoupé parfois de brèves réminiscences des mouvements précédents. Soudain, l'orchestre entame le thème de la joie et le baryton soliste invite à emprunter une voie plus agréable : « O Freunde, nicht diese Töne! Sondern laßt uns angenehmere anstimmen. Und freudenvollere! » (« Ô amis, pas de ces accents ! Mais laissez-nous en entonner de plus agréables. Et de plus joyeux ! »)

Fraternité universelle

S'ensuit une triomphante apothéose : le chœur entonne puissamment le message de joie, en un hymne inspiré du poème *An die Freude* (Ode à la joie) de Friedrich Schiller. Cette idée de combiner des éléments symphoniques et vocaux n'était pas neuve pour Beethoven : il en avait déjà joué en 1812 en rédigeant quelques ébauches pour une ouverture de chœur basée sur des passages choisis du poème de Schiller. Ces phrases n'ont trouvé leur forme définitive qu'en 1822, quand la Société philharmonique de Londres demanda à Beethoven de composer une œuvre symphonique.

Beethoven admirait l'œuvre du poète et philosophe allemand Friedrich Schiller, en particulier sa perspective voulant que l'art puisse soulager le monde. Une pensée qui valait assurément Beethoven lui-même : la musique lui fut salvatrice, le retenant de mettre fin à ses jours. S'appuyant sur le poème de Schiller, il en a distillé l'idée centrale de fraternité humaine, qu'il chargea d'un sens nouveau par ses adaptations. Il espérait ainsi transmettre à la société viennoise sa foi en la paix et en une culture allemande propre. La tonalité de la mélodie est le fruit d'une mûre réflexion : facile à retenir et à chanter, elle atteint pleinement son objectif. L'Hymne à la joie retentit aujourd'hui dans toutes les célébrations de paix et commémorations. L'Union européenne en a fait son hymne officiel dès 1985. Cette mélodie a aussi malheureusement été détournée au fil de l'histoire, notamment par les nazis.

Dans le sillage de Beethoven

La Symphonie no 9 de Beethoven influença grandement les générations de compositeurs suivantes. Ainsi, Brahms repoussa-t-il la composition d'une symphonie pendant plusieurs années. Il avait plus de 40 ans quand sa première symphonie fut interprétée et reçut d'emblée le surnom de « Dixième » - un magnifique compliment. D'autres compositeurs se sont référés à la Neuvième : Schubert dans sa dernière symphonie et Dvorak dans sa propre Symphonie no 9. En 2016, le compositeur finlandais Magnus Lindberg (1958) reçut une mission délicate : composer le pendant de la célèbre Neuvième de Beethoven en préambule à un concert où cette symphonie était programmée.

Il n'est guère surprenant que The Proms, le Festival d'Helsinki, Casa da Música et le London Philharmonic Orchestra (où Lindberg était en résidence de 2014 à 2017) se soient adressés à lui. Lindberg est en effet célèbre pour son amour de la musique symphonique et voit en outre en Beethoven un exemple majeur : « Si j'étais contraint de ne choisir qu'un seul compositeur du répertoire classique, ce serait Beethoven, car il symbolise le compositeur contemporain. »

Depuis les années 1990, l'écriture expérimentale et moderniste de Lindberg a évolué vers un style néoclassique. Sa composition *Two Episodes* inclut de nombreuses références à la Neuvième de Beethoven : même s'il ne les cite pas littéralement, les motifs ou phrases sont toujours intégrés dans son langage sonore contemporain. Par exemple, le motif « tombant » du premier épisode se réfère à l'ouverture de la Neuvième, tandis que le deuxième épisode renvoie clairement à un mouvement

lent de la symphonie. Pour ce qui est du finale épique, Lindberg est resté fidèle à lui-même : « Pour des raisons évidentes, je me suis écarté de toute référence au finale de Beethoven. (...) Au lieu de citations littérales, j'ai préféré insérer plusieurs allusions beethovéniennes ; les liens sonores sont évidents et l'orchestration correspond également à une symphonie. Il y a donc une couleur historique, sans la harpe, le piano et les percussions exotiques qui apparaissent dans la plupart de mes œuvres. L'univers harmonique sera bien sûr postérieur à celui de Beethoven, même si je le vois comme le dénouement, ce vers quoi il tendait. »

Explications : Aurélie Walschaert



Le Brussels Philharmonic est une institution de la Communauté flamande.

-  www.brusselsphilharmonic.be
-  facebook.com/brusselsphilharmonic
-  twitter.com/brusselsphil
-  youtube.com/brusselsphilharmonic
-  [@brusselsphilharmonic](https://instagram.com/brusselsphilharmonic)